

Jean-Louis Kuffer

Impressions
d'un lecteur à Lausanne

*Une seconde jeunesse
(Lausanne, scène culturelle)*



camPoche

L'écriture de cet ouvrage a bénéficié
du soutien de la Ville de Lausanne
L'auteur remercie en outre son employeur, Édipresse, pour le
mois sabbatique qui lui a été accordé en cours de travail

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française,
et a bénéficié d'aides à la publication accordées
par la Commission cantonale vaudoise des activités culturelles
et par le Service des affaires culturelles
de la Ville de Lausanne

« Impressions d'un lecteur à Lausanne »,
cent quatre-vingt-quinzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le vingt et unième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Michel Campiche,
Line Mermoud, Huguette Pfander,
Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Jean-Pascal Imsand,
« Vu du Palais de Justice », 1989/90 (détail)
©2000 Fondation Jean-Pascal Imsand, Zurich
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse,
une entreprise du groupe CPI, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-195-2
Tous droits réservés
© 2007 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

*À ma bonne amie
et pour Alfred Berchtold*

PRÉAMBULE

À l'enseigne de la série intitulée Lausanne, scène culturelle, portant l'accent sur l'effervescence créatrice des quarante dernières années du XX^e siècle, le présent ouvrage a ceci de particulier qu'il s'inscrit dans un corpus déjà très documenté et jusque récemment, dont la meilleure preuve est la monumentale Histoire de la littérature en Suisse romande en quatre volumes, parue en 1999 sous la direction de Roger Francillon. Le quatrième tome de cette somme référentielle ayant brossé un tableau très complet de la littérature romande contemporaine, notamment sous son aspect sociologique, nous nous sommes senti plus libre d'aborder cette période en privilégiant la lecture des œuvres à proprement parler, dans une optique orientant d'ailleurs l'ensemble de notre approche, de la Réforme à nos jours. Une bibliographie sélective, en fin de volume, permettra au lecteur d'accéder aux nombreuses études consacrées à tel ou tel thème en telle ou telle période.

À l'exclusion de toute prétention « scientifique », cet ouvrage se veut essentiellement une invitation à la lecture, concrétisée en fin de volume par un très subjectif Abécédaire du lecteur à Lausanne.

I

LAUSANNE AU FIL DES MOTS

Passage d'un poète

Il est significatif que les *Impressions d'un passant à Lausanne* de Charles-Albert Cingria, seul écrit littéraire entièrement consacré à notre ville, et le plus original aussi, soit le fait d'un auteur de passage, et combien singulier dans son propos, qui dérouté au premier regard et saisit cependant mieux qu'aucun natif du lieu ce qu'il y a de précisément insaisissable dans la complexion de la cité lémanique, si débonnaire de tournure et pourtant associée aussitôt à « quelques villes, sur la mappemonde, qui incarnent par excellence le mystère », et pour ce fait précis, ajoute Cingria, « qu'on ne sait pas à qui elle appartient ».

Sous le paradoxe apparent se trouve ainsi noté d'emblée, de manière aussi perspicace qu'inattendue, un trait fondamental du caractère d'une ville en aussi constante hésitation que celui de ses habitants, qu'on ne saurait dire ni bourgeoise ni populaire, ni toute paysanne ni vraiment urbaine, ni seulement vaudoise et guère plus exclusivement cosmopolite non plus, d'une architecture souvent jugée sans

beauté, ou gâchée, par les voyageurs qui en soulignent en revanche le charme et les agréments naturels (les arbres, les jardins, l'imprenable vue sur le lac et de partout, jusque d'entre les failles des rues en pente) qui en ont fait un lieu prisé des hôtes étrangers, dont aucun cependant n'a su dire, mieux que Cingria, quelle appartenance la singularisait.

Lausanne n'est pas plus, ainsi, la ville des graves pasteurs protestants que celle d'une caste patricienne avec ou sans particule ou d'une classe de bourgeois qui en marqueraient décisivement la dominante du ton. Le Lausannois riche n'est pas plus visible que le Lausannois savant ou artiste, et le populo lausannois n'a jamais affiché ce petit côté frondeur français à casquette sur l'œil de son frère ennemi genevois. Le Lausanne des pensionnats cossus ou des internats surveillés, le Lausanne des étudiants, le Lausanne des nouveaux riches ou des petites gens constituent autant de facettes d'une ville tantôt gris orangé et tantôt chatoyante, selon les saisons et les époques aussi, parfois jugée terne et somnolente à bon droit, parfois jetant quelques feux en matière d'art et de culture mais rarement à l'unisson de la communauté, comme si l'Artiste, le Poète, l'Écrivain ou le Philosophe y restaient à jamais des *originaux*, pour ne pas dire des suspects.

De légendes en clichés

Jusqu'au XX^e siècle, les propos consacrés à Lausanne par des écrivains furent essentiellement le

fait d'auteurs étrangers, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'auront pas étincelé d'originalité.

Les traces légendaires sont rares ou sporadiques dans la mémoire lausannoise, soigneusement expurgées par des lettrés protestants peu portés sur la magie des contes. Trois jolies anecdotes méritent cependant la citation.

Au pays du fameux Docteur Tissot, contempteur du vice solitaire, dont la renommée fut considérable au siècle des Lumières, on se fait un premier devoir malicieux de raconter l'histoire de ce clerc entendu en confession par le vénérable Boniface, ancien évêque de Lausanne et promis à l'éternelle Béatitude – lequel clerc trouvait son plaisir au moyen de certain attouchement illicite, « chose horrible à entendre », et qui, un jour qu'il cédait à son funeste penchant, glissant une main entre ses cuisses, au lieu de son sexe y saisit un serpent. « Je n'ai pas eu la force de nettoyer Babylone ! » s'exclamera saint Boniface après avoir résigné sa charge en 1239.

Et c'est encore l'ombre du péché, dont la calviniste âme romande se délectera dans les siècles à venir, qui plane sur cet autre épisode légendaire de la fuite éperdue de Ponce Pilate, vainement jeté dans le Tibre par Tibère, puis dans le Rhône à Vienne, repêché et ensuite enseveli dans le territoire de Lausanne, enfin déterré par les Lausannois qu'indisposaient force démons et mauvais esprits attirés par le déicide, transporté loin de là et englouti dans l'obscur et glacial puits d'un lac de montagne à l'aplomb d'un lugubre pic aujourd'hui

encore connu sous le nom de Mont-Pilate, au-dessus de Lucerne.

On est un peu vexé d'apprendre, par la *Légende dorée*, que saint Bernard, maître des cisterciens et tenu pour l'un des personnages les plus éminents de la chrétienté en ce début du XII^e siècle, ne se serait même pas aperçu de l'existence d'un lac en longeant le Léman, ni d'aucune ville non plus, tant l'occupait alors sa spirituelle méditation. De la même époque date cependant, pour la consolation de l'orgueil local, la première description significative d'un géographe arabe du nom d'Idrisi (ou Edrisi) qui parle d'une ville « bien peuplée, réunissant tous les genres de commerces, très fréquentée et très bien bâtie », qui plus est « entourée de vastes champs de blé, de magnifiques vignobles et d'un beau pays fertile ».

Cette inscription de la ville dans un paysage figurant un écrin de verdure entre le lac et le ciel, consommant une espèce de fusion du bâti et du feuillu, de l'eau et de l'air, fut célébrée jusque par Jean-Luc Godard et sera le motif récurrent des appréciations de tous les voyageurs évoquant Lausanne, en dédaignant le plus souvent les Lausannois. Voltaire en est le plus bel exemple.

« Je dois à cette ville mes jours les plus heureux », écrit l'illustre visiteur au moment le plus satisfaisant de ses divers séjours à Lausanne, dans sa villa de Montriond où il reçoit la meilleure société de la place et où l'on répète ses pièces qu'il fait jouer dans le petit théâtre aménagé par son ami le marquis de Langallerie dans sa demeure de Mon-Repos.

« On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage », écrit-il le 6 mars 1757 à une noble dame de la capitale : « on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne mieux qu'on ne la joue à Paris. On serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays romand, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. » Mais vingt jours plus tard Voltaire précise, à l'intention d'un autre correspondant épistolaire, quelle société particulière il loue en ces termes si flatteurs : « Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, des très bonnes maisons dans une très vilaine ville. »

À Lausanne, Voltaire savait trouver un climat favorable et un milieu ouvert à ses idées. Le lettré Antoine-Noë Polier de Bottens, père de la romancière Isabelle de Montolieu, qu'il a rencontré en Allemagne, lui a recommandé la consultation du Docteur Tissot pour ses maux d'estomac, et le cher toubib sera le familier de ses salons, fréquentés par les grands noms de la *gentry* lausannoise, alors que le jeune historien anglais Edward Gibbon assiste aux représentations de son théâtre.

L'auteur de la monumentale *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, achevée à Lausanne en 1788 et lue dans toute l'Europe du XIX^e siècle, parle plus abondamment de Lausanne et des Lausannois que Voltaire, fort de divers séjours à divers âges, du temps où il y arriva en étudiant voué au bannissement

paternel aux âges de l'amour (il sera très épris de Suzanne Curchod, mère de la future Germaine de Staël) et de la sagesse savante.

« Aujourd'hui j'y vois une ville mal bâtie », note-t-il dans ses *Mémoires*, dont la première édition anglaise date de 1796, « au milieu d'un pays délicieux, qui jouit de la paix et du repos; un peuple nombreux et bien élevé qui aime la société, qui y est propre et qui admet avec plaisir les étrangers dans ses coteries ». Et d'ajouter à ces aimables généralités un trait plus saillant et perspicace en affirmant que « l'affectation est le péché originel des Lausannois », visant sans doute la bonne société qu'il fréquente, soucieuse d'échapper au grief de provincialisme: « Affectation de dépense, affectation de noblesse, affectation d'esprit; les deux premières sont fort répandues, pendant que la troisième est fort rare. Comme ce vice se choque à tout instant avec celui des autres, Lausanne se trouve partagé dans un grand nombre d'états, dont les principes et le langage varient à l'infini, et qui n'ont de commun que leur mépris réciproque les uns pour les autres. » Or, même liée à un moment particulier de l'évolution de la société locale, la remarque n'est pas sans rapport avec ce que dit Cingria de l'incertaine appartenance de Lausanne et de l'hésitation de caractère des Lausannois.

« Une ville qui a mal tourné »

Gibbon répète à son tour que notre ville « n'est pas belle », un peu plus d'un siècle avant que Ramuz

établit son accablant bilan d'*Une ville qui a mal tourné*.

Avant Ramuz, cependant, c'est sous le regard de Victor Hugo, et pièces en main pourrait-on dire, que se détaille le premier constat des dégâts subis par une ville à l'image de soi sans cesse contrariée par l'indécision ou le repentir.

Tout est à citer de ce rapport de connaisseur artiste si documenté, qui s'achève en éclatante vision de poète : « Lausanne n'a pas un monument que le mauvais goût puritain n'ait gâté. Toutes les délicieuses fontaines du XV^e siècle ont été remplacées par d'affreux cippes de granit, bêtes et laids comme des cippes qu'ils sont. L'hôtel de ville a son beffroi, son toit et ses gargouilles de fer rodé, découpé et peint ; mais les fenêtres et les portes ont été fâcheusement retouchées. Le vieux château des baillis, cube de pierre rehaussé par des mâchicoulis en briques, avec quatre tourelles aux quatre angles, est d'une fort belle masse ; mais toutes les baies ont été refaites ; les contrevents verts de Jean-Jacques se sont stupidement cramponnés aux vénérables croisées à croix de Guillaume de Challant. La cathédrale est un noble édifice du XIII^e et du XIV^e siècle ; mais presque toutes les figures ont été soigneusement amputées ; mais il n'y a plus de tableau ; mais il n'y a plus une verrière ; mais elle est badigeonnée en gris de papier à sucre ; mais ils ont pauvrement remis à neuf la flèche du clocher de la croisée ; et ils ont posé sur le clocher du portail le bonnet pointu du magicien Rothomago. Cependant il y a encore de superbes statues sous le portail méridional, et, à quelques

figurines près, on a laissé intacte la belle porte flamboyante de M. de Montfaucon, le dernier évêque qu'ait eu Lausanne. Dans l'intérieur, je me trompais, il reste un vitrail, celui de la rosace. Ils ont respecté aussi un charmant banc d'œuvre de la transition, mêlé de gothique fleuri et de renaissance, don de ce même M. de Montfaucon, un grand nombre de chapiteaux romans, d'une complication exquise, et quelques tombeaux admirables, entre autres celui du chevalier de Grandson, qui est couché sur sa tombe, les mains coupées, ayant été vaincu dans un duel. Au-dessous du chevalier, vêtu de sa chemise de fer, j'ai remarqué la pierre mortuaire de M. de Rebecque, aïeul de Benjamin Constant. »

Enfin, sortant de l'église à la nuit tombante, Victor Hugo voit encore ceci qu'il peint à sa manière de visionnaire romantique : « Lausanne est un bloc de maisons pittoresques, répandu sur deux ou trois collines, qui partent du même nœud central, et coiffé de la cathédrale comme d'une tiare. J'étais sur l'esplanade de l'église, devant le portail, et pour ainsi dire sur la tête de la ville. Je voyais le lac au-dessus des toits, les montagnes au-dessus du lac, les nuages au-dessus des montagnes, et les étoiles au-dessus des nuages. C'était comme un escalier où ma pensée montait de marche en marche et s'agrandissait à chaque degré. Vous avez remarqué comme moi que, le soir, les nuées refroidies s'allongent, s'aplatissent et prennent des formes de crocodiles. Un de ces crocodiles noirs nageait lentement dans l'air, vers l'ouest ; sa queue obstruait un porche lumineux bâti par les nuages au couchant ; une pluie tombait de son ventre

sur Genève ensevelie dans les brumes ; deux ou trois étoiles éblouissantes sortaient de sa gueule comme des étincelles. Au-dessous de lui, le lac, sombre et métallique, se répandait dans les terres comme une flaque de plomb fondu. Quelques fumées rampaient sur les toits de la ville. Au midi, l'horizon était horrible. On n'entrevoyait que les larges bases des montagnes enfouies sous une monstrueuse excroissance de vapeurs. Il y aura une tempête cette nuit. »

De l'habitus lausannois

Si Lausanne devient le décor de quelques romans au XX^e siècle, bien présent déjà dans *Les Circonstances de la vie*, de Charles Ferdinand Ramuz, personne n'en a fait, avant Charles-Albert Cingria, cet objet, il faudrait dire plutôt : cet être poétique dont sera dégagé, hors de tout propos conventionnel, l'*habitus* particulier et ce qu'on peut dire le génie du lieu. À la vision en somme acclimatée des hommes de lettres cités plus haut, qui sera le fait aussi d'un Edmond Jaloux, Cingria oppose celle d'un passant profond qui serait chez lui partout sans être officiellement attendu nulle part, qu'on imagine siégeant comme un monarque en guenilles à quelque table de café, au port d'Ouchy, puis marchant le long du lac (« Mélange de cygnes et de charbon ») et de « cinq ou six bateaux à vapeur en cale sèche » et des gazons prisés par « ces gens qui se baignent quand, pendant deux mois, le pays devient la Polynésie », puis se retrouvant dans la lumière

feutrée de quelque salle de lecture de bibliothèque, se réchauffant au poêle de la Maison du Peuple où l'on trouve tous les journaux et le soir au Café Central où notables, écrivains et artistes se côtoient ou ne se regardent souvent que de loin.

Charles-Albert connaît le Lausanne qui essaime « sous les ponts » autant qu'il reconnaît « l'anglicisme respectable » des quartiers bourgeois. Il sait à cette ville de « grosses forces sourdes » qui viennent « du bas infâme des toits sous les actuels ponts démesurés » et rappellent d'autres quartiers populaires de villes suisses, tels le Niederdorf de Zurich ou la Basse-Ville de Fribourg – et de fait Cingria précise que « Lausanne n'aurait que la moitié de son mystère si ce n'était pas une ville suisse ».

Avant de le noter, cependant, c'est sur l'« habitus romand » que l'écrivain s'est arrêté en insistant sur « l'identité qu'il y a entre roman, ce style qui nous impressionne tellement, et romand », à la base selon lui du particularisme d'un lieu où l'on « parle romand, c'est-à-dire vulgate », dans une liberté que permet certaine honnêteté procédant elle-même de certaine opulence.

« J'ai le droit alors, ajoute Cingria, de considérer Lausanne comme on considère un individu, un être humain en dehors de sa race, sous le seul rapport cosmique, dans sa parenté avec d'autres villes à substruction également – Hong-Kong, disais-je, – extraordinairement efficaces en bienfaisance charnelle, et où, pourvu que l'on sache se tenir comme se tiennent des toupies sur d'autres toupies dans un ronflement général, tout se superpose à ravir. »

Gérard de Nerval l'avait déjà relevé : « Lausanne est une ville tout en escaliers ; les quartiers se divisent par étages : la cathédrale est au moins le septième », et Claude Frochaux, dans l'un des rares romans inspirés par notre ville, fera de cet étage-ment la structure même de *Lausanne ou les Sept Paliers de la folie*.

Chez Cingria, la notion de superposition est cependant plus riche et profonde que dans sa seule acception géographique, incluant également les strates de l'histoire et les composants de tout un alchimique mélange de chair et de culture dont il scrute le résultat. Et de préciser alors, dans l'élan d'une de ces formidables envolées poétiques dont il a le secret : « Un résultat pour plaire : c'est pour plaire cette blondeur envahissant les rues, qui monte, qui descend, qui fait riche vers midi. Oui, à certaines heures. Les jambes se posent, montent, stationnent. Nulle part on ne voit cela dans l'univers. Descendent. On entend parler. C'est l'âme de ces yeux, de ces cheveux qui fait ces jolies voix, ces rires sous les beaux lainages, les belles boucles, le beau cuir, le beau bois neuf, le beau crêpe blanc souple sur des bas rouges. C'est la richesse : l'équivalence obtenue à moins de frais d'un Vénézuélien blond vert étourdissant. Féodal aussi, vous entendez. Ces chiens, ces laisses, ces cartables, cet air d'être en papier. Ce suave vague crème d'un visage de la même couleur que les cheveux où percent et fuient des pervenches albinos. »

On imagine la perplexité du touriste en mal de signaux conducteurs tombant sur ces lignes : mais de quoi parle donc cet olibrius ?

Le poète parle ici d'un *quelque chose* peut-être plus important que telle ou telle curiosité locale, que définit en effet une certaine fraîcheur juvénile et cossue, même parfois luxueuse (il y a de la jeunesse à papa cosmopolite dans les pensionnats de nos contrées), ou collégienne ou plus encore estudiantine, et qu'on voyait alors, tous les jours ouvrables de ces années, stationner et fleureter à midi sur la place Saint-François.

Edmond Jaloux, qui s'est installé dans la région parce qu'il aimait ce « pays où le paysage et les sentiments avaient plus d'importance que les usines et les intérêts », a célébré lui aussi l'« aspect de merveilleuse jeunesse » de Lausanne en se faisant plus précis et détaillé que la plupart de nos hôtes de marque : « Il y a dans l'air pur que l'on y respire je ne sais quel parfum délicieux d'adolescence. Ce n'est pas seulement à cause des nombreux pensionnats qui remplissent les rues et les théâtres, de défilés d'enfants venus d'Australie ou de Suède, du Chili ou du Canada, c'est une fraîcheur particulière à la ville, une simplicité à la fois agreste et raffinée d'y accueillir et d'y comprendre la vie. »

Le parcours de Charles-Albert à travers Lausanne suivra cependant un fil plus écarté, voire secret, un peu souterrain même parfois, le long du mince ruisseau dénommé Flon (« flumen : fleuve par excellence ») qu'il va remonter quelque temps à pied « à travers un bout de campagne et toute la ville basse, jusqu'à ses sources », enfin presque... car notre promeneur lyrique exagère à tout coup pour mieux accuser le trait légendaire (sa légende dorée à

lui) de la chronique enluminée qu'il poursuit partout – ainsi le Flon est-il dit ici coulant parfois à cent mètres sous terre, pas moins, comme il suffit à Gargantua d'une enjambée pour franchir les Alpes.

Le major Davel, martyr symbolique

Bien moins extravagant qu'il n'y paraît au premier regard, le chemin suivi par Cingria recoupe à la fois un sillon géographique marquant et le cours de l'histoire qui a vu le déplacement, du bord du lac à la Cité, de l'ancienne colonie romaine de Lousona au bourg médiéval des évêques; et l'érudit ne manque pas, au passage, de rafraîchir la mémoire lausannoise en évoquant le pauvre sort du martyr de l'indépendance vaudoise, Jean Daniel Abraham Davel (1670-1723), décapité en ces lieux du bord du lac après un bien odieux épisode de trahison, et dont le sacrifice, dans l'ignorance ou l'indifférence du moment, a sans doute valeur fondatrice pour le pays vaudois. « C'est lui », précise Cingria qui vient de comparer le mysticisme du major Davel à celui de Jeanne d'Arc, « qui par son martyre lui a donné la consistance qu'il a actuellement et qui est un fait heureux, puisqu'il préserve l'habitus romand et permet cette ville unique au monde ». Et tout le commentaire qui suit mérite d'être cité tant l'observation reste pertinente à propos d'un trait de caractère local assimilable à une mentalité d'occupé: « Ce qu'il y a d'émouvant surtout dans le geste de Davel, c'est qu'il est au premier chef révolutionnaire. Les

Bernois, plus que des oppresseurs, étaient une engeance de flics. C'était affreux d'avoir à plaire à tout instant à toute une hiérarchie d'âmes serviles de "Leurs Excellences". Partout il y avait des tyrans, des rapporteurs, de mystérieux visages à l'écoute de tout ce qui pouvait se dire de généreux, de poétique, d'un peu libre, susceptible d'être une prise pour se *venger d'autre chose*. Car – et on comprend ce que je veux dire – la question de Berne était moins en cause que le conflit qu'il y avait entre une médiocrité avide de tyrannie chez les uns, et chez les autres, ceux de valeur, un simple et naturel besoin de s'épanouir. Mais cela subsiste. Même maintenant que les Bernois sont expulsés et que Vaud appartient aux Vaudois, il y a contre tout ce qui est généreux – dès que surgit le talent – une coalition occulte qui est la subsistance, indéniablement, par transmission, de cette position entre oppresseurs et opprimés. Ne pouvant plus être Bernois – se prévaloir de Leurs Excellences – ils se prévalent de l'inertie dont ils réussissent à faire une arme puissante. Il faudrait un Davel ou, dans ce genre, quelque bonne secousse salubre.

Car, Davel, même libres quand on y pense de choisir où était le droit, les Vaudois ne l'ont pas secondé; et, quand marchant sur Lausanne, il leur a fait peur, ils ne l'ont reconnu qu'à moitié, se réservant, selon l'air, de le *prendre pour un fou* ou de le prendre au sérieux. »

On peut appeler cette hésitation bonhomie, cette indolence sagesse, et certes la prudence vaudoise n'est pas que d'aplatissement et de cautèle,

mais le parler local est bel et bien truffé de formules propices à figer tout élan ou à refroidir toute initiative, non sans repentirs. « On est comme on est », dit le commun de sa traînante, placide façon, ou bien, plus typique encore : « On n'est ni pour ni contre, bien au contraire ». Mais on se réveille parfois, parfois on se secoue et alors on agit, mais souvent à faux, passant de l'excessif rabaissement de soi au rengorgement mégalomane dont procède à l'évidence la monstruosité pseudo-florentine du Palais de Rumine ou la monstruosité pseudo-classique de la triple masse de pierre grise de l'Hôtel des Postes et des deux Temples bancaires obstruant la vue du lac de la place Saint-François.

C'est ainsi que Lausanne n'a cessé d'osciller, dans son développement architectural, entre demi-mesures et sursauts grandiloquents, dommages inconsidérés et réparations vaniteuses. De ce gâchis à répétition, et qui perdure, Charles Ferdinand Ramuz a établi le constat percutant, et perdurant lui aussi, intitulé *Sur une ville qui a mal tourné*, et publié en 1930 dans la revue *Aujourd'hui*.

Un urbanisme « hétéroclitique »

De même que Cingria déplore l'absence d'une personnalité forte qui puisse opposer « quelque bonne secousse salubre » à l'inertie vaudoise, Ramuz, plus sévère et pessimiste encore, persuadé lui aussi que « tout ce qui se fait d'important, comme tout ce qui se fait de grand » n'a jamais été

le fait que d'individus singuliers, montre à quel point l'évolution de la ville bâtie, surtout depuis 1860, reflète l'atermoisement fondamental d'une bourgade qui ne sait plus bien qui elle est après avoir joué le rôle, au Moyen Âge, de lieu de pèlerinage jusqu'au coup d'arrêt de la Réforme, puis de centre d'échanges et de marché où se retrouvait, encore en foule au début du XX^e siècle, tout un monde paysan de l'arrière-pays dont la mentalité ne cesse d'imprégner la conduite des affaires, contre quoi se rebiffe régulièrement une velléité de grandeur citadine le plus souvent *empruntée*, au double sens du terme. Le meilleur exemple en est le débat, véhément au début et bientôt retombé comme un soufflé, autour de la fameuse tour Bel-Air, tentative de gratte-ciel censé symboliser l'avenir au dam du passé, en lequel Ramuz ne voit cependant qu'une chose déjà « vieilloté » et « proprette », qui plus est « parfaitement inutile », et plus encore : « essentiellement moyenne », c'est-à-dire « rien du tout »...

On va le voir ensuite dans la réflexion qu'il développe à propos de ce qu'aurait pu être, au centre de la ville, le développement d'un quartier des affaires (avec la grande poste et les banques regroupées en contrebas, autour de la gare) qui eût ménagé l'ouverture de la place Saint-François sur le ciel et le lac, tout en préservant sa fonction de premier lieu de rencontre de la cité (« car c'est toujours au cœur d'une ville que se donnent les rendez-vous »), avec un aménagement de terrasses et de cafés propices à ce qu'on dit aujourd'hui la convivialité : l'argumentation de Ramuz se fonde à la fois sur les données du

relief naturel et sur celles du bon sens et du goût, plus encore sur une *vision* qui pourrait exprimer le caractère particulier de Lausanne – mais on sent bien qu’il a cessé d’y croire.

Or on en revient, une fois de plus, à la question de l’identité de cette ville, dont la population locale de boutiquiers et d’employés restés à demi paysans semble toujours aussi flottante que celle de ses hôtes étrangers plus ou moins nantis; et non moins flottante sera la suite de décisions présidant à l’urbanisation de Lausanne dont l’incohérence va tenir lieu de tradition.

« Il semble que tout ait été calculé à rebours – au rebours du bon sens et de la nature », écrit Ramuz en stigmatisant les plans aussi mal conçus du centre que ceux d’une banlieue « hétéroclitique » qui s’est « répandue peu à peu dans tout le pays, des Alpes au Jura, qui n’est pas seulement laide mais morne (car il y a des laideurs vivantes), morne et morte, morne et proprette, et parfaitement satisfaite d’elle-même au milieu de la pire incohérence qui soit ».

La sévérité de ce jugement ne s’applique pas, il faut le préciser, qu’aux responsables non identifiés de ce « désordre », mais à tout un monde en train de « mal tourner » lui aussi, où « chacun ne se détermine que selon ses goûts, dont on voit ce qu’ils valent, ou bien le désir de paraître, dont on devine les aboutissements ».

À en croire Ramuz, la ville n’a jamais été aussi mal bâtie qu’à partir du moment où on a commencé à la penser, la spéculation financière ajoutant évidemment à la confusion.

« L'architecture est l'expression de la société elle-même, de ce qu'elle croit, de ce qu'elle pense, de ce qu'elle sent », relève l'écrivain, fort peu citadin par ailleurs, pour qui la société en mutation ne sait plus vivre, et non seulement Lausanne: « toutes les villes ont mal tourné ou tournent mal en ce moment, j'entends celles qui ont un passé, bien entendu ». Et d'espérer qu'à cette période de transition succédera quelque renouveau: « Il faut attendre que la société ait trouvé de nouveau une raison de vivre, car elle n'en a plus {...}. Il faut que la société ait d'abord réappris à vivre. Alors elle aura de nouveau une architecture. »

Lausanne, lieu de romans

Dans *Les Circonstances de la vie*, troisième roman du jeune Ramuz paru en 1907, la ville de Lausanne, nommée, apparaît pour la première fois comme décor à part entière d'un roman du XX^e siècle. Plus précisément, la deuxième partie de l'ouvrage s'ouvre sur une description circonstanciée de ce que le protagoniste, notaire débarquant de sa campagne, considère aussitôt comme une « grande ville ».

Plus de vingt ans avant son réquisitoire, le romancier évoque l'évolution de Lausanne depuis que les étrangers en ont fait un nouveau lieu d'attraction, suscitant son expansion et son ouverture au monde. Il installe ensuite son héros et sa seconde femme dans une maison neuve de l'avenue de Rumine promue au rang de quartier chic, et c'est là,

« dans une ville *qui se développe* et où tout le monde se jette parce que l'argent attire », que tout va mal tourner pour le pauvre Émile Magnenat en proie à la coquetterie dispendieuse d'une épouse incarnant la parfaite parvenue, aux affaires plus ou moins sensationnelles et à la spéculation financière, enfin aux menées adultères d'un beau parleur français représentant d'une maison de champagne – toutes choses typiques de ce monde matérialiste et cynique que Ramuz décrira sans relâche dans ses romans et ses essais.

Si le Lausanne des *Circonstances de la vie* est accordé à la tonalité sévère, d'une tristesse de plus en plus lancinante, de ce roman flaubertien d'une âpre lucidité, la ville dans laquelle Anne Cuneo a passé son adolescence et sa jeunesse dès le début des années cinquante, telle qu'elle la restitue dans la chronique autobiographique intitulée *Le Temps des loups blancs*, n'est guère plus riante.

Comme la fameuse madeleine de Proust, c'est une petite pancarte de carton calligraphié annonçant des *Biscômes maison* dans la vitrine d'une boulangerie qui déclenche, après une trentaine d'années, les souvenirs lausannois de la petite « pauvre » affamée qui, un jour de 1947, riche d'un franc trouvé dans la rue, entra dans cette boulangerie accueillante dont la patronne lui proposa quelques sous pour des bas de laine en échange de la pancarte.

En contraste avec la grisaille milanaise que l'adolescente vient de quitter, Lausanne la séduit aussitôt par ses arbres et ses jardins, mais c'est une vie bien dure qui l'attend en certain pensionnat du

bas de la ville tenu par des religieuses italiennes pour lesquelles la charité s'exerce fort différemment selon l'origine sociale de leurs pupilles. Traitée en servante autant qu'en élève, marquée par une sempiternelle fatigue, la jeune fille remâchera longtemps les paroles de telle directrice frisant le sadisme : « Les enfants ne doivent pas manger trop de viande. La viande donne des forces et les forces incitent à la révolte... »

À cet égard, le récit d'Anne Cuneo fait figure de témoignage précieux, recoupant en outre les sentiments ressentis par les enfants d'étrangers nécessaires débarquant en nos murs, souvent raillés par leurs camarades helvètes (comme le raconte aussi une Mireille Kuttel, fille d'immigré italien) ou même méprisés.

Une fois de plus, l'œil extérieur accuse le trait, et d'autant plus que celui-ci s'imprime sur la plaque sensible d'une mémoire juvénile. Il y a de la gravure à l'eau-forte dans l'évocation des petits cortèges de pensionnaires en uniforme traversant la ville sous la bonne garde des sœurs, dans *Le Temps des loups blancs*, comme il y aura du romantisme libertaire dans les souvenirs d'Anne Cuneo liés à tout un labyrinthe de passages secrets et de *traboules* composant sa topologie lausannoise, entre autres bars de la bohème estudiantine encore très présents au centre-ville de ces années-là, comme en témoignent aussi divers romans et chroniques, de *L'Ogre*, de Jacques Chessex à *On descend à Lausanne*, de Fernand Berset, en passant par les Mémoires de Jeanlouis Cornuz.

La ville aux sept paliers

S'il n'est pas de roman qui ressaisisse vraiment, en pleine pâte, la matière de Lausanne et de ses habitants (on imagine ce qu'un Simenon, qui a longtemps vécu dans ces parages, eût pu en tirer comme il l'a fait dans l'admirable *Bourgmestre de Furnes*), un joli dessein romanesque oriente le roman de Claude Frochaux, *Lausanne ou les Sept Paliers de la folie*, où les jeux (et l'enjeu même) de la fiction comptent plus à vrai dire, dans ce qui fait un peu figure de décor cinématographique, que l'exploration de la ville ou l'approche de ses habitants. Plein de charme et d'invention, ce petit roman en forme de parcours initiatique, où l'on voit une insolite jeune femme, comme tombée du ciel, découvrir les sept paliers successifs de la ville, n'en dit pas tant sur celle-ci, comparée tantôt à « une Métropole ouverte » ou à « un Népal urbain », que sur l'énigme d'une destinée à laquelle achoppe le narrateur, dont le regard est lui-même troublé par ses états d'âme : « Je détestais cette moiteur, les couleurs lactées et plus encore cette foule satisfaite de sa propre torpeur. »

Dans cette même tonalité signalant quel malaise diffus et récurrent lié à l'excessive quiétude, à la placidité suave ou à la tournure si policée des lieux qu'elle en devient oppressante, une certaine imagerie négative s'est développée dont le symbole le plus dramatique, correspondant à une lourde réalité, est le graffiti *Attention : chute d'espoir* figurant naguère au pied du pont Bessières, au cœur de la

ville, du haut duquel se sont jetés des centaines de désespérés.

Nouveaux lieux communs

En intitulant l'un de ses romans *La Vie comme à Lausanne*, Erik Orsenna sacrifiait lui aussi à cette vision désenchantée, désignant cette ville comme une sorte de parangon de pusillanimité, « un peu la Rome, le Bénarès, la Mecque du centrisme ». Dans une évocation plus dépressive encore de l'écrivain Christophe Gallaz, enfant du pays marqué par la conscience malheureuse, Lausanne apparaîtra sous les dehors d'une véritable ville morte où l'on ne saurait qu'étouffer ou sécher sur pied. Après l'idéalisation fade des cartes postales, l'on voit ainsi fleurir, revers de la même médaille, d'autres clichés mortifères et non moins impropres à restituer le caractère particulier de Lausanne.

La projection littéraire d'une ville est toujours intéressante, voire significative, en cela qu'elle reflète aussi la place concédée à la littérature par la communauté locale. Or ce qui frappe, en ce qui concerne les représentations littéraires de Lausanne, autant que la situation du fait littéraire dans notre ville, est le caractère sinon marginal, du moins décentré de tout ce qui touche, en nos murs, à l'art ou à la littérature non encore validés par une reconnaissance extérieure ou un sceau d'officialité locale. Dans une ville qui reste terrienne d'esprit autant que d'horizon – et ce peut être un gage d'indépen-

dance et de bon naturel autant que de confinement provincial –, un écrivain ou un artiste feront toujours figure d'originaux.

Plus original qu'aucun des auteurs du XX^e siècle en ce pays, au double sens d'une extravagance l'égarant parfois en de doux délires et d'une plus authentique, géniale singularité, Charles-Albert Cingria nous semble enfin l'écrivain qui a su dire le mieux et le plus librement ce qui fait, aux yeux du Lausannois de souche aussi farouchement attaché à la fraîche nature d'eaux et de forêts qu'à son mélange de populations jamais fixées, à ses abrupts et à ses langueurs, à son romantisme obscur et à sa latinité, à ses fêtes et à ses lumières, le génie avéré du lieu.